

XYZ. La revue de la nouvelle

Le chat noir

Edgar Allan Poe



Numéro 139, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poe, E. A. (2019). Le chat noir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (139), 85–95.

Le chat noir

Edgar Allan Poe

La nouvelle «The Black Cat» d'Edgar Allan Poe est parue pour la première fois en 1843. Elle a été traduite en français, notamment, par Charles Baudelaire, en 1853. C'est sous cette traduction qu'elle fut largement distribuée dans la francophonie jusqu'à aujourd'hui. Nous tenions à vous offrir une actualisation de ce texte, par l'auteure et traductrice Hélène Rioux. La nouvelle rubrique «Revenance» permettra, une fois l'an, que des textes anciens viennent hanter notre présent.

JE NE M'ATTENDS PAS à ce que l'on croie l'histoire complètement absurde et pourtant très simple que je suis sur le point d'écrire. Je ne le demande pas non plus. Je serais en effet fou de m'y attendre puisque même mes sens la réfutent. Mais je ne suis pas fou — et, de toute évidence, je ne rêve pas. Mais comme je vais mourir demain, je souhaite aujourd'hui décharger mon âme. Pour l'instant, je ne veux que présenter au monde, simplement, succinctement et sans commentaires, une suite de banals événements domestiques. Ces événements et leurs conséquences m'ont terrifié et tourmenté, ils m'ont détruit. Je ne tenterai pas de les élucider. À mes yeux, ils ont représenté l'horreur à l'état pur. D'autres pourront les trouver moins terribles que *baroques*. Plus tard, une intelligence plus calme, plus logique et moins exaltée que la mienne réduira peut-être mon fantasme à un lieu commun et ne percevra dans les circonstances que je décris avec un sentiment d'épouvante qu'une succession ordinaire de causes et d'effets très naturels.

Dès mon enfance, je fus remarqué pour la docilité et l'humanité de mon caractère. J'avais le cœur si tendre que 85

mes camarades se moquaient de moi. J'aimais particulièrement les bêtes et mes parents m'avaient permis de posséder une grande variété d'animaux de compagnie. Je passais presque tout mon temps avec eux et mon plus grand bonheur était de les nourrir et de les caresser. Ce trait de caractère se développa avec ma croissance et, une fois adulte, j'y trouvai une de mes principales sources de plaisir. À ceux qui ont déjà éprouvé une grande affection pour un chien sage et fidèle, nul besoin d'expliquer la nature ou l'intensité de la gratification qui en découle. Il y a, dans l'amour désintéressé d'une bête, dans sa capacité de se sacrifier, quelque chose qui touche directement le cœur de celui qui a trop souvent eu l'occasion de tester l'amitié mesquine et la précaire fidélité de l'être humain.

Je me mariai tôt et j'eus le bonheur de trouver chez ma femme une disposition proche de la mienne. Quand elle connut mon goût pour les animaux de compagnie, elle s'empressa de m'offrir ceux des espèces les plus agréables. Nous eûmes ainsi des oiseaux, des poissons rouges, un gentil chien, des lapins, un petit singe et un *chat*.

Ce dernier était un bel animal de très grande taille, tout noir et étonnamment futé. Lorsqu'elle parlait de son intelligence, mon épouse, une femme plutôt superstitieuse, faisait souvent allusion à l'ancienne croyance populaire selon laquelle tous les chats noirs étaient des sorcières travesties. Elle ne le disait jamais *sérieusement* — et si je mentionne ce point, c'est seulement parce que, en ce moment, il me revient en mémoire.

Pluton — c'était le nom du chat — était mon chouchou et mon compagnon de jeu préféré. Moi seul le nourrissais et il me suivait partout dans la maison. J'éprouvais même des difficultés à l'empêcher de m'accompagner dans les rues quand je sortais.

Notre amitié perdura ainsi pendant plusieurs années en même temps que se détérioraient radicalement mon tempérament et mon caractère — influencés (je rougis de 86 l'avouer) par le démon de l'intempérance. Je devins, jour

après jour, plus acrimonieux, plus irritable, plus insoucieux des sentiments des autres. Je me mis à insulter ma femme. À la longue, je commençai même à me montrer violent à son endroit. Évidemment, mes animaux de compagnie subirent à leur tour les conséquences de mon changement de caractère. En plus de les négliger, je les maltraisais. J'éprouvais cependant encore suffisamment de considération à l'égard de Pluton pour ne pas le brutaliser comme je malmenais sans vergogne les lapins, le singe et même le chien quand ils se trouvaient par hasard ou par affection en travers de mon chemin. Mais ma maladie empira — quelle maladie est comparable à l'alcoolisme ! — et finalement, même Pluton, qui vieillissait et qui devenait en conséquence quelque peu maussade, même Pluton commença à subir les effets de mon humeur irascible.

Un soir que, très ivre, je rentrais chez moi après avoir passé mon temps dans un de mes repaires coutumiers en ville, j'imaginai que le chat évitait ma présence. Je le saisis ; mais lui, terrifié par ma violence, m'infligea une petite blessure à la main avec ses dents. Une fureur démoniaque s'empara aussitôt de moi. Je ne me reconnaissais plus. Sur le coup, mon âme originelle sembla s'envoler hors de mon corps et, amplifiée par le gin, une malveillance monstrueuse envahit chaque fibre de mon être. Je pris un canif dans la poche de ma veste, je l'ouvris, j'attrapai la pauvre bête par la gorge et, délibérément, je l'éborgnai ! Je rougis, je frissonne, je brûle en écrivant cet acte atroce, condamnable.

Quand je retrouvai la raison le lendemain matin — après avoir cuvé les vapeurs de ma nuit de débauche —, j'éprouvai un sentiment d'horreur et de remords en repensant au crime dont je m'étais rendu coupable. Ce sentiment était pourtant, au mieux, superficiel et mon cœur ne fut pas touché. Je replongeai bientôt dans mes excès et noyai dans le vin tout souvenir de mon méfait.

Le chat guérit lentement. Il n'avait plus l'air de souffrir même si l'orbite de l'œil perdu présentait toujours un aspect effrayant. S'il continuait de déambuler dans la maison 87

comme d'habitude, il s'enfuyait, bien sûr, épouvanté, dès que je m'approchais de lui. Au début, il me restait suffisamment de mon ancien cœur pour que m'afflige l'antipathie témoignée par une créature qui m'avait auparavant tant aimé. Ce sentiment fut pourtant bientôt remplacé par de l'irritation. La PERVERSITÉ apparut alors, comme le signe avant-coureur de ma chute finale et irrévocable. De cet esprit, la philosophie ne tient pas compte. De même que je suis sûr que mon âme vit, je crois que la perversité est l'une des impulsions primitives du cœur humain — une faculté ou un sentiment primaire et indivisible qui modèle le caractère de l'homme. Qui ne s'est pas retrouvé, au moins cent fois, en train de commettre un acte vil ou stupide seulement parce qu'il sait qu'il ne devrait *pas* le faire ? N'avons-nous pas un perpétuel penchant, malgré l'excellence de notre jugement, à violer la *loi* simplement parce que nous comprenons que c'est la loi ? Cet esprit de perversité, dis-je, causa mon ultime déroute. Ce fut cette aspiration insondable de l'âme à se *contrarier* elle-même — à violenter sa propre nature —, à faire le mal pour le seul attrait du mal, qui me poussa à aller jusqu'au bout et à achever la bête inoffensive que j'avais mutilée. Un matin, de sang-froid, j'enroulai une corde autour du cou de mon chat et je le pendis à une branche d'arbre ; je le pendis avec des larmes plein les yeux, le cœur déchiré par le plus amer des remords ; je le pendis *parce que* je savais qu'il m'avait aimé et *parce que* je sentais qu'il ne méritait pas ma colère ; je le pendis *parce que* je savais qu'en le faisant je commettais un péché, un péché mortel qui mettait mon âme immortelle en danger, et que je la plaçais ainsi — si une telle chose est possible — au-delà de la clémence infinie d'un Dieu aussi terrible que miséricordieux.

La nuit qui suivit cet acte abominable, je fus réveillé en sursaut. Dehors, des gens criaient : « Au feu ! » Les rideaux de mon lit étaient en flammes. Toute la maison flambait. Ce ne fut pas sans peine que mon épouse, un domestique et moi-même parvînmes à nous échapper du désastre. La destruction fut totale. Tous mes biens terrestres furent carbonisés et

Je n'aurai pas la faiblesse de chercher à établir un lien de cause à effet entre la catastrophe et l'atrocité de mon geste. Mais je décris un enchaînement de faits et je ne veux négliger aucun lien possible. Le lendemain de l'incendie, j'allai inspecter les ruines. Les murs, sauf un, s'étaient effondrés. Le seul pan de mur épargné était une mince cloison dressée au milieu de la maison et contre laquelle s'était appuyée la tête de mon lit. Le plâtre y avait en grande partie résisté à l'action du feu — sans doute parce qu'il avait été récemment étalé, pensai-je. Une foule s'était rassemblée autour de ce mur et plusieurs personnes semblaient en examiner une portion avec une minutieuse et vive attention. Des mots comme « étrange ! », « singulier ! » et d'autres expressions semblables éveillèrent ma curiosité. Je m'approchai donc et vis, comme gravée en *bas-relief* sur la surface blanche, la silhouette d'un *chat* gigantesque. L'image était rendue avec une exactitude absolument merveilleuse. Une corde entourait le cou de l'animal.

En voyant cette apparition — car je pourrais difficilement la qualifier autrement —, j'éprouvai tout d'abord une stupéfaction et une frayeur extrêmes. Mais après avoir réfléchi, je me rappelai avoir pendu le chat dans un jardin adjacent à la maison. Quand les gens avaient entendu les cris d'alarme, ils avaient envahi ce jardin et, dans le but de me réveiller, l'un d'entre eux avait dû détacher l'animal de l'arbre et le lancer dans ma chambre par la fenêtre ouverte. La chute des autres murs avait comprimé la victime de ma cruauté dans le plâtre fraîchement étalé ; l'image que je voyais était due à l'action de la chaux combinée avec les flammes et l'*ammoniac* de la carcasse.

Je parvins ainsi à satisfaire ma raison, sinon ma conscience, relativement au fait extraordinaire que je viens de décrire ; celui-ci fit toutefois une impression profonde sur mon imagination. Le fantôme du chat me hanta pendant des mois et, durant cette période, un demi-sentiment, qui semblait être, mais n'était pas, le remords, revint occuper mon esprit. J'allai jusqu'à regretter la perte de Pluton et je me mis à chercher 89

autour de moi, dans les bouges que je fréquentais désormais, un autre animal de la même espèce et d'un aspect quelque peu similaire, pour le remplacer.

Un soir que, à moitié hébété, j'étais assis dans un de ces repaires infâmes, un objet noir attira soudain mon attention. La chose reposait sur un des immenses tonneaux de gin ou de rhum qui constituaient le principal ameublement de l'endroit. J'avais regardé fixement le haut de ce tonneau pendant quelques minutes et ce qui m'étonnait maintenant, c'était de n'avoir pas remarqué plus tôt l'objet en question. Je m'approchai et le touchai avec ma main. C'était un chat noir, énorme, aussi gros que Pluton auquel il ressemblait en tous points sauf un. Pluton n'avait pas un seul poil blanc sur son corps alors qu'une grosse tache blanche d'une forme indéfinie couvrait la presque totalité de la poitrine de celui-ci.

À mon contact, il se leva aussitôt, ronronna bruyamment, se frotta contre ma main, l'air ravi que je l'eusse remarqué. C'était donc l'animal que je recherchais. J'offris immédiatement au patron de l'acheter, mais il refusa, m'affirmant qu'il ne le connaissait pas et ne l'avait jamais vu auparavant.

Je continuai à le flatter et, quand je m'apprêtai à rentrer chez moi, le chat se montra disposé à m'accompagner. Je l'y autorisai. Chemin faisant, je m'arrêtais parfois et m'accroupissais pour le caresser. Arrivé à la maison, il se sentit tout de suite à l'aise et devint sans tarder le favori de ma femme.

Pour ma part, je sentis bientôt naître en moi une antipathie envers ce chat. C'était exactement le contraire de ce à quoi je m'étais attendu; mais — j'ignore comment ou pourquoi ce l'était — l'affection manifeste qu'il éprouvait pour moi m'ennuyait et me dégoûtait presque. Peu à peu, ces sentiments se transformèrent en haine. J'évitais l'animal; une certaine sensation de honte au souvenir de mon acte de cruauté passé m'empêchait de le brutaliser. Pendant quelques semaines, j'évitai de le frapper ou de le traiter avec violence, mais, graduellement — très graduellement —, j'en vins à le considérer avec une horreur indicible et à fuir son odieuse présence comme j'aurais fui une odeur pestilentielle.

Une particularité accrut sans aucun doute ma haine envers cet animal : le matin après que je l'eus amené chez moi, je découvris que, comme Pluton, il lui manquait un œil. Cela ne le rendit que plus cher à ma femme qui, comme je l'ai dit, possédait à un niveau élevé cette humanité de sentiments qui avait déjà été une de mes caractéristiques et la source de plusieurs de mes plaisirs les plus simples, les plus purs.

Pourtant, plus je détestais ce chat, plus il semblait m'aimer. Il me suivait pas à pas avec une obstination qu'il serait difficile de faire comprendre au lecteur. Lorsque je m'asseyais, il se blottissait sous ma chaise ou il sautait sur mes genoux et me couvrait de ses caresses détestables. Si je me levais pour marcher, il se mettait entre mes pieds et me faisait presque trébucher. Sinon, il plantait ses longues griffes pointues dans mes vêtements et grimpait ainsi jusqu'à ma poitrine. À ces moments-là, même si j'avais envie de lui assener un coup mortel, je m'en abstenais, en partie parce que je me rappelais le crime que j'avais commis, mais surtout — permettez-moi de l'avouer tout de suite — parce que cet animal me terrifiait.

Cette terreur ne provenait pas exactement de la crainte d'un mal physique — mais j'aurais peine à la décrire autrement. J'ai presque honte de reconnaître — oui, même dans ma cellule de condamné —, j'ai presque honte d'avouer que la terreur et l'horreur que cet animal m'inspirait avaient été amplifiées par la plus parfaite chimère imaginable. Ma femme avait plus d'une fois attiré mon attention sur l'aspect de la tache blanche dont j'ai déjà parlé et qui représentait l'unique différence visible entre cet étrange animal et celui que j'avais massacré. Le lecteur se souviendra que, bien que grande, cette marque était à l'origine imprécise ; mais voilà que lentement — par degrés pratiquement imperceptibles et que ma raison s'efforça longtemps de rejeter comme imaginaires — elle avait fini par prendre une forme très nette. Elle représentait désormais un objet que je frémis de nommer — et c'était surtout pour ça que je haïssais et craignais le monstre dont je me serais débarrassé *si je l'avais osé* —, elle 91

évoquait donc, dis-je, l'image odieuse d'une chose sinistre, d'une POTENCE! Oh! Lugubre et terrible instrument d'horreur et de crime, de tourment et de mort!

J'étais désormais misérable au-delà de la misère possible de l'humanité. Et c'était une *bête* — dont j'avais, avec mépris, exterminé le frère —, une *bête* qui m'infligeait cette souffrance insupportable, à moi, homme créé à l'image de Dieu tout-puissant! Hélas! Les bienfaits du repos, de jour ou de nuit, me furent dès lors refusés! Le jour, la créature ne me laissait jamais tranquille et, la nuit, je me réveillais en sursaut de rêves incroyablement terrifiants pour sentir l'haléine chaude de la *chose* sur mon visage et son poids énorme — l'incarnation d'un cauchemar dont je ne pouvais me libérer — sur mon *cœur*!

Sous la pression de pareils tourments, le peu de bons sentiments qui subsistaient en moi succomba. Je n'eus plus que de mauvaises pensées, les plus noires, les plus méchantes. Je devins de plus en plus acariâtre, et me mis à haïr toutes les choses, l'humanité entière; très souvent, je cédaï aveuglément à d'incontrôlables explosions de colère, et ma femme, qui ne se plaignait jamais, était devenue mon souffre-douleur le plus patient.

Un jour que je devais effectuer une tâche domestique quelconque, elle m'accompagna dans la cave de la bâtisse délabrée où notre pauvreté nous contraignait désormais à vivre. Le chat me suivit dans l'escalier et me fit presque dégringoler tête la première. Mon irritation ne connut plus de bornes. Je brandis une hache et, oubliant, dans ma rage, la terreur puérile qui avait jusque-là retenu mon bras, je visai l'animal. De toute évidence, ce coup lui aurait été aussitôt fatal s'il avait porté comme je l'avais souhaité. Mais mon geste fut arrêté par la main de ma femme. Exaspéré par cette intervention, j'entrai dans une rage démentielle. Je libérai mon bras et lui assenai un coup de hache sur le crâne. Elle mourut sur le coup, sans une plainte.

Ce meurtre ignoble perpétré, je me mis aussitôt en 92 devoir, délibérément, de cacher le corps. Je savais que je ne

pouvais le sortir de la maison, ni de jour ni de nuit, sans courir le risque d'être vu par les voisins. Plusieurs solutions me passèrent par l'esprit. À un moment, j'envisageai la possibilité de découper le cadavre en petits morceaux et de les détruire par le feu. Je résolus ensuite de creuser une tombe dans le sol de la cave. Puis je pensai à le jeter dans le puits de la cour, à l'emballer dans une boîte, comme s'il s'agissait d'une marchandise à expédier, de procéder comme on le fait habituellement et de charger un porteur de venir le chercher. J'optai finalement pour la solution qui me paraissait la meilleure. J'allais murer le corps dans la cave comme, dit-on, les moines muraient leurs victimes au Moyen Âge.

La cave convenait parfaitement à mon dessein. Ses murs avaient été construits négligemment et on y avait récemment étalé un plâtre rugueux que l'humidité de l'atmosphère avait empêché de durcir. De plus, une fausse cheminée — un âtre — qui avait été comblée de façon à ce qu'elle se confonde avec le reste de la cave se trouvait derrière un des murs. J'étais convaincu de pouvoir aisément déplacer les briques à cet endroit, y faire entrer le cadavre et murer le tout comme ce l'était auparavant. Ainsi, personne ne pourrait rien y détecter de suspect.

Mes calculs étaient justes. Muni d'un pied-de-biche, je n'eus aucune peine à déloger les briques et, après avoir soigneusement déposé le corps contre le mur intérieur, je le maintins dans cette position tandis que, sans trop de difficulté, je rebâtissais la structure telle qu'elle l'avait été à l'origine. Je me procurai du mortier, du sable et du poil avec toutes les précautions imaginables, je préparai un crépi identique à l'ancien dont je couvris soigneusement le nouveau mur. Quand j'eus fini, je constatai, satisfait, que tout était impeccable. Rien, sur le mur, n'indiquait qu'il eût subi la moindre altération. Je ramassai avec soin les gravats sur le sol. Triomphant, je regardai autour de moi et me dis : « Ici, au moins, je n'ai pas travaillé en vain. »

Je recherchai ensuite l'animal qui avait été la cause de tant de malheur. Car j'avais fini par prendre ma décision : le 93

chat devait mourir. Si je l'avais trouvé à ce moment-là, son sort aurait indubitablement été scellé; mais, alarmée par la violence de ma crise et vu mon état d'esprit actuel, cette bête rusée évita de se présenter devant moi. Il est impossible de décrire ou d'imaginer le soulagement profond et bienheureux que l'absence de la créature honnie fit naître en moi. Le soir vint et le chat demeura invisible. Ce fut la première nuit que je dormis sur mes deux oreilles depuis son arrivée chez moi; oui, je *dormis* malgré le poids de mon crime sur ma conscience.

Un deuxième et un troisième jour passèrent sans que je voie mon tourmenteur. De nouveau, je respirai en homme libre. Épouvanté, le monstre avait à jamais quitté ma demeure! Je ne le reverrais jamais! Mon bonheur était à son comble! Mon acte terrible n'avait pas suscité chez moi un fort sentiment de culpabilité. On me posa bien sûr quelques questions, mais je fus en mesure d'y répondre aisément. On fit même une perquisition, sans rien trouver, bien entendu. Je considérai mon bien-être à venir comme assuré.

Contre toute attente, quatre jours après le meurtre, un groupe de policiers se présenta chez moi afin de procéder à une nouvelle inspection rigoureuse des lieux. Sûr, toutefois, qu'il était impossible de découvrir ma cachette, je les accueillis sereinement. Les agents me demandèrent de les accompagner dans leur recherche. Ils explorèrent chaque recoin, chaque angle du logis. À la fin, pour la troisième ou quatrième fois, ils descendirent à la cave. Je restai impassible. Mon cœur battait calmement comme celui d'un innocent qui dort en paix. Je traversai la cave d'une extrémité à l'autre. Les bras croisés sur ma poitrine, je marchais de long en large, sans inquiétude. Les policiers se déclarèrent totalement satisfaits et s'apprêtèrent à s'en aller. Ma joie était trop intense pour que je puisse la contenir. Je brûlais de dire un mot, un seul, pour exprimer ma victoire et pour qu'ils soient doublement convaincus de mon innocence.

« Messieurs, dis-je enfin tandis que le groupe montait l'escalier, je suis enchanté d'avoir balayé vos soupçons.

Je vous souhaite à tous une bonne santé et un peu plus de courtoisie. Soit dit en passant, messieurs, cette maison est singulièrement construite, c'est-à-dire très bien construite (dans mon désir frénétique de parler sans gêne, je savais à peine ce que je racontais). Je dirais même que sa construction est *excellente*. Ces murs — vous partez, messieurs ? — ces murs sont solidement maçonnés. » Et là, poussé par le désir incontrôlable de défier, je frappai lourdement, avec une canne que je tenais à la main, la partie du mur de briques derrière laquelle se trouvait le cadavre de ma chère épouse.

Mais puisse Dieu me délivrer des griffes de l'archidémon ! L'écho de mes coups sombra dans le silence mais, tout de suite après, une voix venue du tombeau me répondit. Une plainte, tout d'abord étouffée et saccadée comme un pleur d'enfant, s'enfla rapidement pour devenir un long cri sonore et continu, totalement anormal et inhumain — un hurlement —, un glapissement dans lequel horreur et triomphe se mêlaient et qu'on eût dit sorti tout droit de l'enfer, de la gorge des damnés dans leur agonie et de celle des démons qui exultaient dans la damnation.

Il serait fou de vous décrire mes pensées. Me sentant défaillir, je titubai vers le mur opposé. L'espace d'un instant, le groupe dans l'escalier demeura immobile, terrifié. Puis, une douzaine de bras robustes se mirent en devoir de démolir le mur qui tomba tout d'une pièce. Maculé de sang, le cadavre, déjà en état de putréfaction, se dressait devant les spectateurs. L'exécrable bête était perchée sur sa tête, avec sa gueule rouge béante et son œil unique en feu, cette bête dont la ruse m'avait conduit au meurtre et dont la voix me livrait maintenant au bourreau. J'avais emmuré le monstre dans la tombe.

Traduit par Hélène Rioux